

Progreso,

Tu es parti hier. Je suis triste et révolté.

Triste parce que c'est un ami que je ne verrai plus. Avec qui je ne parlerai plus de poésie, de l'histoire des Espagnols ou simplement de notre nature.

Révolté parce qu'on ne te verra pas, au milieu de nous, le jour où cette lutte contre les puissances de l'argent que tu as initié sera définitivement gagnée. Parce que je serai toujours incertain de savoir si tu partages nos joies de succès.

Tu as voulu ton départ, comme tous tes engagements : avec obstination et sans concession.

C'est cette détermination qui t'a amené à créer ce mouvement qui plus de dix ans après continue de se renforcer. Cette idée collective que nous, les citoyens, devons reprendre le contrôle de nos destinées.

Tu es la seule personne qui apparaît visuellement dans mon esprit à la simple évocation d'un prénom. Ce personnage, droit campé au milieu de la prairie du plateau de la Ménude, un micro à la main, qui scande les strophes de « Gardarem ».

Progreso, j'aimerais que tu sois maintenant heureux et apaisé.

Mais le seras tu un jour ?

Tu nous manques